

Un moment de trop

Jocelyne Doray

Volume 25, numéro 4 (148), août 1983

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30513ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Doray, J. (1983). Un moment de trop. *Liberté*, 25(4), 70–72.

UN MOMENT DE TROP

Il atteignait son but. Les trente dernières années de sa vie avaient été tendues vers cet objectif précis, simple. Du jour où il s'était subitement rendu compte que le monde «allait mal», où il avait perçu l'ampleur de ce «mal» dans une sorte d'éblouissement, rien n'avait jamais pu lui arracher cette idée de la tête, une idée claire qu'il se devait, lui, de régler tous les conflits. La solution lui était venue dans le vertige qui avait suivi l'éblouissement, jusqu'à la fièvre, jusqu'à cet état d'exaltation qui ne le quittait plus, qui servait de carburant à sa volonté inébranlable.

Il avait vingt ans lorsqu'après une âpre période de lutte contre lui-même, contre l'angoisse et contre la peur qui l'enfonçaient toujours davantage dans un silence absurde que personne ne cherchait plus à comprendre, dont la source même lui était inconnue, il entrevit dans un éclair, qui depuis ne cessait plus de réapparaître, le dénouement heureux de tous les drames humains. Oui, à ce jour, comme frappé d'amnésie, il changea du tout au tout. Ayant trouvé sa voie, plus aucun obstacle ne pouvait freiner sa course secrète vers la fin qu'il s'était fixée. Et il se mit à vivre avec une telle frénésie que pendant quelque temps son entourage l'observa en voyeur. Mais rien pourtant, rien n'était plus incroyablement sain que cette nouvelle attitude du jeune homme et on se prit bientôt à croire en lui.

On en vint même à faire de lui un modèle de réussite. Personne n'était mieux adapté aux réalités sociales que cet «homme nouveau», personne ne mettait autant d'ardeur à vouloir toucher le but, personne enfin n'avait moins de problèmes que lui à se frayer un chemin parmi les voies rudes de la compétition et des hiérarchies. De l'adolescent effacé qu'on avait toujours ignoré il était devenu l'homme audacieux, volontaire, productif, celui à qui on venait demander conseil. La métamorphose avait été radicale.

Et voilà qu'il se trouvait maintenant assis, pour la première fois, sur le fauteuil suprême réservé aux fesses des grands hommes d'Etat. Il savait qu'il allait bientôt, dans les vingt minutes qui devaient suivre, régler les problèmes du monde. Auparavant il voulait encore savourer son moment de puissance, avec toute l'indulgence et la pitié dont il était capable envers cette humanité rebelle et démoniaque qui avait depuis si longtemps, il en était certain, perdu les pédales. C'était à lui que revenait le grand honneur divin de mettre fin aux souffrances de cette humanité tapageuse et inconsciente. Lui n'allait pas attendre que la planète achève de se refroidir pour effacer toute trace de vie sur elle. Il était maintenant en son pouvoir de détruire cette terre, de mettre un point final au chaos. Mais il n'était pas encore tout à fait prêt.

Il était seul. De son fauteuil de président, le dos fermement appuyé sur ce haut dossier séculaire, il écoutait les bruits lointains de la ville. Il cherchait à se rappeler toute son existence, la manière habile par laquelle il avait réussi à gravir tous les échelons. Trente ans. En trente ans peut-être avait-il beaucoup changé, mais il avait senti cette volonté féroce le suivre jusqu'au bout... Il se retrouvait là, avec dans les mains la fin du monde, et il hésitait. Subitement il avait du mal à retrouver ce grand renoncement qui, semblait-il, lui avait permis de se rendre jusque-là, ce renoncement de mystique, cette force mystérieuse qui

l'avait dominé. Il frotta ses mains moites sur les angles des accoudoirs. Au creux de l'estomac il sentit les tenailles de l'angoisse qui revenaient le torturer du fond de ces trente années de dur labeur. Maintenant qu'il tenait bien en mains le passé, l'avenir, l'histoire, le néant, il doutait. Comme à vingt ans, il doutait.

Il se leva. Ses genoux tremblaient. Personne ne devait plus le voir dans cet état-là. Il eut peur. Il craignit que quelqu'un ne sollicite sa présence avant qu'il n'ait accompli sa mission, que quelqu'un ne le découvre démuni, aussi démuni qu'au temps de son adolescence. Mais cette angoisse montait encore, montait, butait contre sa propre résistance, gagnait pourtant ses membres comme l'ennemi envahit l'ennemi, l'angoisse installerait bientôt un siège dans le cœur du président nouvellement élu. Dans la rage d'avoir cédé, d'avoir osé perdre de vue sa mission, et dans un dernier sursaut du vaincu, il saisit le téléphone fatidique mais hésita encore un moment, peut-être un moment de trop.